

ENCHAÎNEMENTS ET BÂTONS ROMPUS
AVEC LES FONDATEURS DU CERCLE FREUDIEN

- :- :- :- :- :- :- :-

Le Cercle Freudien fut lancé il y a bientôt deux ans par cinq psychanalystes : Michèle ABBAYE, Olivier GRIGNON, Pascale HASSOUN, Jacques HASSOUN, Claude RABANT qui invitèrent d'emblée d'autres psychanalystes et non-psychanalystes à venir s'enchaîner et se déchaîner dans ce Cercle. Le projet, reprenant la fiction du jeu du « cadavre exquis » conviait chacun à venir, à partir de sa pratique, parler des points vifs de son questionnement, sans autre contrainte que celle d'une plus ou moins grande régularité aux réunions bimensuelles.

Les cinq organisateurs constituaient en juillet 1982 une association « loi de 1901 » dont le but était « *de promouvoir le travail entre analystes par des réunions, colloques ou publications* ».

Ils sont seuls membres de l'association « minimale ».

Outre un intérêt certain pour le travail qui s'y effectue depuis deux ans, l'idée d'aller converser avec les « fondateurs du Cercle Freudien » s'est imposée pour plusieurs raisons :

N'ayant pas entre eux de liens « familialistes » particulier au sein de l'ex-E.F.P., ces psychanalystes ont été de ceux qui se sont opposés à la façon dont se faisait la dissolution de cette école et se sont retrouvés dans la mouvance d'*Entre-temps*. Plus précisément encore, ils ont assez rapidement après la création d'*Entre-temps*, et plus particulièrement après le colloque de La Grande Motte en février 1981, insisté sur la nécessité de mise en acte de structures de travail légères, d'où émergeraient des bouts de réponse sur ce qui s'enseigne à partir de la pratique d'aujourd'hui, et d'un psychanalyste à l'autre.

Ils témoignent également comme le plus grand nombre des personnes prêtes à tenter le jeu de la Fédération, d'une méfiance vis à vis de tout ce qui pourrait faire une institution fondée sur l'univocité d'un dogme et la verticalisation hiérarchisante - ou la hiérarchie verticalisante - qui en résulte.

Ainsi leur optique paraît assez voisine de celle de la Fédération sur au moins deux points : la critique d'un certain fonctionnement de l'ex-E.F.P. et le questionnement sur ce qui peut être réinventé de la théorie à partir de la pratique de la psychanalyse en 1980.

Pourtant malgré ce cheminement voisin, malgré des points de recoupement certains, il me semble que la position du Cercle Freudien se veuille distincte de celle de la Fédération. Il a paru intéressant d'aller discuter avec les « membres du Cercle ».

*

Alice CHERKI :

Je voudrais que nous commençons par une présentation du Cercle Freudien. Mais plutôt qu'une présentation formelle des personnes ou du fonctionnement, je souhaiterais que cette présentation soit axée sur le pari qui a fait, à un moment donné, point de résonance entre vous, qu'on pourrait formuler comme un pari sur la transmission : organiser un lieu

où chacun puisse dire, à partir de sa pratique, le point d'élaboration où il en est et sur lequel il bute. Que ce dire passe de l'un à l'autre comme cela, circule de telle façon que finalement une, deux, trois questions diversement formulées se répètent, insistent... Il me semble que c'est là l'exigence essentielle de votre point de départ et de rencontre pour la création du Cercle. Mais je formule peut-être les choses de cette façon parce que cela me convient et que je me trompe tout à fait sur vos intentions. Qu'en pensez-vous ?

Olivier GRIGNON :

Au fond ce qui est embarrassant dans ta question c'est que tu donnes la réponse... Pour ma part, je ne suis absolument pas en contradiction avec les points que tu avances. Je dirai c'est que s'il y a un pari, c'est que puissent se conjindre trois ordres de soucis : un souci éthique, un souci technique et un souci stratégique ; et ce, au point que tu nommes : pouvoir parler au plus près de sa pratique. Faire que des analystes parlent au plus près de leur pratique demande une certaine mise en place de l'outil de travail. Or dans les institutions, à terme cela ne se réalise plus. À regarder toutes les histoires des institutions analytiques, on se rend compte que dans toutes les institutions, il y a assez rapidement deux discours : le discours officiel et celui des petites réunions où l'on se parle vraiment du travail que l'on fait. Alors, ça demande donc une certaine mise en place. Ce qui est intéressant, il me semble, c'est de constater comment. Ce serait cela l'un des paris du Cercle Freudien, avec enfin le souci de tente de voir quelles sont les lignes qui se dégagent. C'est-à-dire pouvoir finalement faire le point sur les questions cruciales actuelles de la psychanalyse en tant que, par définition, actuellement on ne peut pas le savoir. On peut commencer à le savoir maintenant que le Cercle Freudien a travaillé pendant quelque temps, mais au départ on ne pouvait pas le savoir. Donc il ne peut pas y avoir de constitution d'une institution sur la détermination d'un point théorico-clinique ; les questions théorico-cliniques qui pourraient servir de base pour une institution sont encore à décrypter.

Alice CHERKI :

Ce dernier point d'Olivier m'amène à anticiper, mais cette question paraît cruciale puisqu'elle arrive tout de suite. Êtes-vous d'accord avec Olivier pour penser qu'avant toute constitution d'une structure de rencontre d'analystes qui prendrait le nom qu'elle voudrait, il faut qu'il y ait un minimum de points d'élaboration théorico-clinique, quitte à faire à terme homogénéité... ?

Jacques HASSOUN :

Homogénéiser, en fait, pas question. Par contre, il me semble que c'est tout à fait vain de réunir des analystes en institution s'il n'y a pas eu au départ un minimum de travail théorique qui mettrait en évidence au moins les points de conflit et les points d'avancée. Je viens de lire la lettre ouverte de Lou ANDREAS SALOME à FREUD¹ où elle lui dit : « *On vous a accusé de ne pas avoir fait d'analyse mais, en fait, vous vous êtes coltiné votre conflit, et c'est parce que vous êtes celui qui s'est coltiné le plus loin son conflit qu'on peut dire que vous êtes le fondateur*

1 Cf. : Lettre ouverte à Freud. Éditions Lieu Commun

de la psychanalyse ». Ceci est tout à fait passionnant. Il ne s'agit pas d'homogénéiser et de recréer une nouvelle orthodoxie lacanienne ou freudienne ou bionnienne ou tout ce que l'on voudra. Un de mes paris, mais en fait c'est après coup que je peux le dire, car quand j'ai commencé je ne le savais pas exactement, un de mes paris est que si l'on pouvait, à partir d'un travail, voir comment l'idée d'institution se frayerait un chemin et s'installerait, ou ne s'installerait pas, peu importe, moi je trouverais cela déjà très intéressant car on n'a jamais eu encore l'occasion que cela se passe comme cela. Donc, il ne s'agit pas de fonder une institution sur une orthodoxie, sur l'homogénéité, mais de mettre le travail théorique au début, et puis voir ceux qui sont prêts à se regrouper, à la fois sur le style et sur le contenu.

Alice CHERKI :

Comment éviter que l'élaboration de points théorico-cliniques comme fondement ne conduise au discours univoque d'un groupe qui ne représenterait plus que lui-même ?

Claude RABANT :

Il faudrait en effet reprendre la question de la représentation. Je crois que le principe de fonctionnement très simple que nous nous sommes donné exclut tout effet d'auto-représentation (un individu ou un groupe qui ne représenterait que lui-même). En effet, selon ce principe, chacun renvoie à un autre, qui lui-même etc... selon une chaîne longue. Mais en même temps, chacun est susceptible de revenir en un autre point de la chaîne (un autre temps), avec donc un écart à lui-même, c'est à dire à sa position précédente. Et comme l'ensemble de la chaîne ne se ferme pas, on ne peut pas dire non plus qu'il y ait auto-représentation du groupe. Il y a simultanément, sans cesse, un effet de groupe et un effet de dispersion. Il n'y a pas de bords marqués pour les entrées et les sorties, sauf pour les cinq fondateurs...

Alice CHERKI :

Sauf pour les cinq fondateurs ?

Claude RABANT :

Sauf pour les cinq fondateurs. Le « sauf » concerne les entrées et les sorties. Les cinq fondateurs, si fondateurs il y a, existent précisément parce qu'ils en invitent d'autres. L'idée est justement de ne pas fonctionner en groupe fermé. Notre idée était de tenter de faire marcher ce type de concaténation ouverte.

Olivier GRIGNON :

Au fond, ce que tu nous demandes, c'est comment nous, au Cercle Freudien, tous ceux qui y viennent, soutenons l'aporie de la psychanalyse. Que, d'une part, la psychanalyse est affaire de parole et que, d'autre part, la psychanalyse n'est pas moins affaire de discours. Il y a là une aporie. Comment la soutient-on ? Je crois que ce qui fait notre originalité, c'est

que le Cercle Freudien est résolument du côté de la parole. On n'est pas tous les cinq dans l'homogénéité par rapport à cette question. N'empêche que jusqu'à maintenant nous avons choisi que le Cercle Freudien soit une affaire de parole. Ce qui est du côté du discours psychanalytique nécessiterait d'autres outils relativement autonomes : le Cercle Freudien prend en charge la parole, et puis pour le discours on invente autre chose. Ce n'est pas pour rien que tous les cinq nous sommes mis à vouloir faire une revue². Mais la revue ce n'est pas le Cercle Freudien. Je crois que cela est assez important car c'est un choix, c'est un choix que l'on ne soutient peut-être pas chacun de la même façon mais qu'on soutient quand même. Une institution psychanalytique - et je pense que c'est le cas de la Fédération - décide de prendre en charge ces deux termes de l'aporie, ce qu'au Cercle nous avons décidé de ne pas faire. Si nous avions voulu faire une institution, nous étions assez culottés à l'époque pour le faire et nous avons délibérément choisi le Cercle.

Claude RABANT :

C'est un choix mais je ne suis pas tout à fait d'accord avec cette distinction parole-discours. J'aurais envie d'en parler un petit peu autrement. On pourrait le formuler en terme de différence entre stratégie du minimum et stratégie du maximum. En fait, à mon avis, les institutions jusqu'à présent ont choisi la stratégie du maximum et notre idée était plutôt de jouer la stratégie du minimum. C'est-à-dire de traiter tout enjeu en tenant la nécessité minimale à chaque instant (laquelle se distingue du simple zéro). Cela est vrai du discours, en tant qu'il impose sa nécessité minimale à la parole. Et cela est vrai de l'institution, pour laquelle il n'est pas nécessaire de vouloir plus, tant que le minimum suffit.

Jacques HASSOUN :

« Minimum-maximum », je retiens les termes. Moi, je parlerai d'optimum. Pour ma part, je suis très attentif au moment où nous allons nous répéter, tourner en rond. C'est comme un trait sur un chiffre au-dessous duquel je risque de m'ennuyer et de me rendre compte que nous sommes en train de nous ossifier. Ce qui m'amène à inventer. La revue dont parlait Olivier rentrerait dans cette stratégie, même si elle n'est pas du Cercle. Sur les onze membres du comité de rédaction, il y en a cinq du Cercle Freudien et six non membres du Cercle, dont certains d'ailleurs sont impliqués dans le projet de Fédération. Il y a d'autres projets, comme un séminaire du Cercle Freudien qui viendrait à se brancher sur les réunions du Cercle. Enfin une manière de toujours réintroduire quelque chose qui pourrait nous étonner, nous faire travailler, nous relancer, pas seulement nous cinq, mais l'ensemble. Peut-être aussi serons-nous amenés à affronter d'autres questions venant de jeunes analystes. C'est pour cela que je retiendrai la notion d'optimum ou d'un minimum qui exclurait le zéro.

Alice CHERKI :

Mais en quoi cela vous met-il délibérément à l'écart du projet de Fédération ? Les projets sont-ils contradictoires ?

² : La revue en question *Patio* doit sortir mi-septembre

Jacques HASSOUN :

Ceux qui sont de la Fédération sont nos interlocuteurs privilégiés de fait.

Olivier GRIGNON :

Ça ne nous met pas à l'écart, ça nous met à côté. Demander si les projets sont contradictoires, ce n'est pas simple. Il y a du contradictoire, et il y a du rapport privilégié. Je peux dire ma position personnelle qui est une position tout à fait ambiguë puisque la Fédération, en fait, de par un groupe de travail, j'y suis, avec énormément de critiques cependant. J'en ai déjà formulé dans les assemblées. Avec Jacques HASSOUN et Claude RABANT nous avons déjà soulevé un certain nombre d'objections. Je pourrai les reprendre justement en termes de stratégie minima et maxima. Une objection, c'est la question de la stratégie. Nous n'avons pas la même. Le Cercle Freudien est quand même issu historiquement d'Entre-temps. Or ce qui a été mis par le Cercle Freudien par rapport à Entretemps, c'était dans un moment justement où un certain nombre de personnes qui sont à l'origine de la Fédération étaient dans une stratégie tellement minimale qu'elle était pour moi très proche du point zéro. Et le reproche stratégique que je leur ferais, c'est de passer directement du point zéro à un point maximum. Alors que justement il y avait un certain nombre de structures de travail minimales, au sens où Claude le définissait, optimales au sens où Jacques le reprenait, qui étaient le groupe sur la perversion, le jardin de la paresse (groupe « Quark ») et le Cercle Freudien. Or, la mise en place de la Fédération a créé les difficultés non pas dans le Cercle Freudien mais dans les deux autres groupes. Cela a conduit à des tensions dans ce qui justement avait le mérite d'exister. Cela est une erreur de stratégie. Le Cercle Freudien a choisi justement d'avoir fait un cercle et non pas une institution. Il ne peut donc pas être absolument en tous points d'accord avec quelque chose qui se pose déjà comme un stade qui, pour ma part, me paraît prématuré au sens fort du terme. D'autant plus que les questions de stratégie sont à l'heure actuelle des questions de fond.

Il y a un autre point de divergence. Nous sommes tous, certes, dans la défiance de la collusion entre théorie et pouvoir. Ce n'est pas une raison pour basculer dans la collusion entre l'imaginaire et le pouvoir. Ne nous donner aucun fragment, aucune justification théorique c'est basculer dans l'imaginaire pur et simple. En fait nous trouvons assez dangereux de réunir des gens sur rien d'autre qu'un style ou un mode de fonctionnement. Certes, l'on peut trouver absurde, ou exagérément pesant le poids de la théorie comme pôle de travail ou de regroupement mais c'est bien pire quand c'est un style qui sert de pôle de regroupement. En effet, tu ne peux t'opposer à rien de discursif. Tu n'es que dans le modèle et dans le modèle au niveau de la façon d'être.

Alice CHERKI :

Mais pourquoi pas au contraire dans l'hétérogénéité ? Ne peux-tu pas penser la fécondité des points de désordre comme essentielle - pour jargonner un peu - à la symbolisation ? Je dirais moi, pour la production du clair-obscur. Après tout, ne pourrait-on pas imaginer, et c'est là à mon sens que l'on rejoint quelque chose du projet de la Fédération, la possibilité

de groupes pluriels, y compris dans la pluralité des langues, qui auraient à s'affronter, se répondre, se dépendre ?

Jacques HASSOUN :

Je ne suis pas du tout contre l'hétérogénéité. Ce que j'avais proposé d'emblée pour la Fédération, c'était d'attendre par exemple juin de cette année et de voir comment différents groupes de travail avaient, trois ans après la dissolution, malaxé, travaillé certains concepts lacaniens, et mettre tout cet ensemble dans des journées, voir s'il y avait des points de rencontre. C'était un processus beaucoup plus long. En fin de compte si l'on prend la fameuse victoire de la fédération des Etats-Unis, une fédération parachutée d'en haut, une guerre civile. Il me semblait, quant à moi, qu'il fallait se laisser le temps d'avoir des liens lâches, mais constants, de travail, renouveler deux par an des rencontres formelles des différents groupes, et peut-être, à la longue, il y aurait eu un souhait de s'associer dans une fédération. Mais là, c'est un groupe de huit qui dit : « Nous fédérons. Formez vous en groupes pour que l'on puisse fédérer. Nous vous proposons une fédération. » Mais au nom de quoi ? À partir de quel travail ? Sur quelle base ? Poser l'appareil avant le contenu ne me paraît pas tenable.

Olivier GRIGNON :

La réflexion qui me venait est qu'au fond, l'hypothèse de mise en jeu de la Fédération est une croyance très lacanienne : instaurer un type de fonctionnement qui va changer quelque chose chez les gens eux-mêmes. J'émetts les plus grandes réserves par rapport à cet espoir-là, et en même temps je le joue.

Alice CHERKI :

À mon avis aussi, effectivement, il aurait mieux valu qu'il y ait des rencontres des groupes, qu'ils échangent les points où ils en sont, etc... c'est vouloir rentrer dans le fantasme qui, à mon avis ne nous sert pas, que de penser que les huit aient présenté ce projet empêche cela. Il y a là pour moi quelque chose de gênant. Je voudrais savoir votre position là-dessus. N'est-elle pas un petit peu influencée par l'histoire d'Entre-temps dont on parle peu ? En effet, vous êtes les premiers à avoir proposé que des groupes de travail se réunissent et se rencontrent ensuite. À l'époque où vous l'aviez proposé cela n'avait pas été entendu et c'est alors que vous avez créé le Cercle Freudien. Et maintenant que cela risque de se faire, vous restez réservés. Je sais bien que ce n'est pas de votre part une question de prestance. Alors ?

Claude RABANT :

Nous avons l'impression que ce ne sont pas des groupes qui se forment et trouvent un moyen de travailler ensemble, mais le contraire. C'est cela qui nous gêne, qui fait que nous sommes dans ne sorte d'attentisme. La logique qui est la nôtre se serait mieux retrouvée dans un mouvement plus long, deux ou trois groupes du même type travaillant, et à certains moments, confrontant leurs chemins en organisant un colloque, une rencontre.

Pour cela, aucune structure juridique préalable n'est nécessaire. Nous avons trop l'impression qu'il s'agit de créer d'abord un cadre, un simple cadre, à vide. Peut-être s'agit-il d'une erreur de perception de notre part. Ce qui me vient à l'esprit, c'est le terme de « relance ». La Fédération est-elle de nature à susciter des groupes vivants, à soutenir l'invention ? Est-elle de nature à produire des relances ? Telle est pour nous la véritable question.

Alice CHERKI :

Mais une fédération n'est-elle pas faite justement de ceux qui la composent ? Et n'est-ce pas en y étant qu'on peut la transformer ?

Pascale HASSOUN :

Mais nous n'avons pas eu le désir, ni l'idée de cette fédération. Cela aurait pu rejoindre une de nos idées mais cela n'est pas du tout apparu pour nous.

Alice CHERKI :

Mais cela voudrait dire qu'il faudrait toujours être à l'origine d'une idée pour la soutenir ?

Olivier GRIGNON :

Mais, concrètement, en tant que quoi devrions-nous nous fédérer ? Le Cercle Freudien tel qu'il fonctionne, ne peut pas se fédérer comme un collectif. Et ce n'est pas un atelier. IL semble qu'il y ait une antinomie entre l'idée même implicite d'atelier de la Fédération et le Cercle Freudien.

Alice CHERKI :

Mais il est tout à fait possible que des ateliers soient eux-mêmes des associations larges et même juridiquement inscrites dans la fameuse loi de 1901.

Olivier GRIGNON :

On n'en voit pas vraiment l'utilité. Ça ne nous apporte rien.

Claude RABANT :

Soyons réalistes. Que la fédération se constitue, qu'elle vive sa vie et nous serons, nous Cercle Freudien, des interlocuteurs d'égal à égal avec elle, en tant qu'ayant des projets voisins, mais nous ne sommes pas inscriptibles à l'intérieur. Nous sommes issus de la même histoire, mais avec une bifurcation temporelle. D'ailleurs, cela pourrait être un critère général depuis la dissolution : les points de bifurcation temporelle ont toujours les meilleurs critères. Ce que l'on a pu constater c'est que les moments de choix et de bifurcations correspondaient à des enjeux très profonds. Malgré les apparences de

regroupement, ceux qui ont bifurqué à un certain moment, ne peuvent pas se retrouver avec ceux qui ont bifurqué à un autre moment. Par rapport à Entre-temps, c'est la même chose. Nous avons pris à un certain moment une bifurcation pour créer le Cercle. D'autres ont bifurqué plus tard vers le projet de fédération. Le temps de bifurcation reste un signe.

Alice CHERKI :

À t'entendre tu parles comme si la Fédération était l'affaire de quelques uns. Ce qui pour moi, et encore une fois, est tellement contradictoire avec l'idée de fédération.

Claude RABANT :

Sans doute, mais ton argument se retourne. S'il s'agit de l'initiative de quelques uns, je n'ai absolument aucune objection. Mais si, dans l'idée de fédération, il y a en germe un projet dont la visée serait totalisante, alors là, je serais vraiment contre.

Olivier GRIGNON :

Aucun discours ne peut s'approprier ses propres frontières. La religion ne l'a pas pu et la psychanalyse non plus. Un projet qui prétendrait exclure l'idée de toute frontière au nom même de l'hétérogène, me paraîtrait en effet un projet totalitaire. Or il y a frontière, puisque finalement la Fédération est venue faire bord, limite, au Cercle Freudien. Que nos interlocuteurs en aient senti la nécessité tant mieux, mais ce n'est pas une raison pour que le Cercle traverse la bordure. Laissons la frontière.

Alice CHERKI :

Mais si nous n'arrivons pas à sortir de l'idée de régionalisme, celle de fédération n'a plus beaucoup de sens.

Claude RABANT :

Il faut d'abord que les régions existent pour qu'elles puissent se fédérer.

Pascale HASSOUN :

La leçon que je tire de ce qui se dit est qu'à partir du moment où l'on fonde quelque chose qui ressemble à une institution, on a une certaine idée de la psychanalyse que l'on veut transmettre. Cela entraîne forcément une sorte d'explicitation du type d'analyse que l'on aimerait voir se développer.

Alice CHERKI :

Mais ne pense tu pas que le projet de fédération a le souci d'éviter cela ?

Pascale HASSOUN :

Mais justement je trouve personnellement que cela manque. Je préférerais fédérer avec un groupe dont je sais comment il se situe, ce qu'il veut mettre en avant comme type d'analyse. Avec ça je peux fédérer.

Alice CHERKI :

À propos de régionalisme une chose est frappante : dans tout ce que vous avancez - pas seulement vous d'ailleurs - tout reste inscrit dans l'histoire de l'E. F. P. Comme si rencontrer et éventuellement ultérieurement fédérer avec des groupes qui ne seraient pas issus de la même histoire institutionnelle ne vient à l'esprit de personne.

Olivier GRIGNON :

Mais au Cercle Freudien beaucoup d'exposés sont bien loin de l'orthodoxie lacanienne.

Claude RABANT :

Ce n'est pas tout à fait la même chose !

Alice CHERKI :

À votre avis pourquoi ces structures que se donne la fédération : collectif événement, collectif journal, collectif atelier ? Avez-vous réfléchi à leur fondement ?

Claude RABANT :

Pour moi ce sont des noms de baptême. Je ne peux pas les contester.

Olivier GRIGNON :

Je suppose que c'est le moins mauvais mode de fonctionnement qu'ils ont trouvé. Je pense qu'ils y ont réfléchi. Mais quant à moi je suis plus réservé quant au pouvoir conféré à un module de fonctionnement.

Alice CHERKI :

Mais vous ne semblez pas sensibles à la nécessité d'inventer une structure qui permettrait la disjonction du lien social et du lien analytique ; et surtout de les voir se lier autrement, ou du moins d'en attendre des effets.

Olivier GRIGNON :

Il n'y a pas de module de fonctionnement qui ne puisse être perverti. Je suis très réservé sur la possibilité de concrétiser un module viable qui ne soit aussitôt perverti. Quand on pense à ce que le dispositif de la passe est devenu !

Alice CHERKI :

J'ai entendu dire par quelqu'un qui est un habitué du Cercle que c'était l'école supérieure des analystes. Ce ne serait pas un lieu pour les jeunes analystes.

Claude RABANT :

C'est bien justement parce que nous ne sommes pas une institution que nous ne prétendons pas répondre à ce genre de question.

Jacques HASSOUN :

Nous envisageons de doubler le Cercle Freudien d'un séminaire où l'on exposerait le travail que nous faisons, vraisemblablement de façon plus didactique.

Olivier GRIGNON :

La question des jeunes analystes, c'est la tarte à la crème du moment : rien ne garantit qu'ils trouveraient à la Fédération un enseignement fondamentalement différent qu'au C. F. R. P. par exemple où la palette est suffisamment large.

Alice CHERKI :

Sauf peut-être qu'il n'y a pas de vocation d'enseignement à la Fédération au sens classique du terme ; et dans les ateliers chacun parle en son nom.

Olivier GRIGNON :

Mais les ateliers ne sont pas seulement constitués de petits groupes, il y a aussi des séminaires d'enseignement. D'ailleurs, à la demande : « comment peut se manier l'objet transitionnel ou l'objet a ? », les réponses n'apparaîtraient justement, dans l'état actuel des choses, pas fondamentalement différentes au C. F. R. P. à la Fédération ou ... au Cercle Freudien.

Pascale HASSOUN :

Mais les gens aiment appartenir au C. F. R. P. Ils trouvent non seulement une progression, mais également une appartenance.

Alice CHERKI :

Ne pensez-vous pas souhaitable d'imaginer une structure qui mette en brèche l'appartenance ?

Olivier GRIGNON :

Il n'y a pas besoin de l'imaginer pour la réaliser de fait.

Pascale HASSOUN :

Sans compter qu'il paraît bien impossible de penser ne pas appartenir à quelque chose ou à quelqu'un.

Pour conclure

Jacques HASSOUN :

Le paradoxe du Cercle Freudien est que l'on ne peut être que cinq membres, pas un de plus, pas un de moins.

Olivier GRIGNON :

Nous sommes dans la précarité et c'est bien ainsi. Aucun cursus, aucun gradus. Soit le travail est intéressant et ça continue. Soit on n'échappe pas à l'inertie et ça s'arrête. Il n'y a pas grand chose à gérer au Cercle Freudien.

Alice CHERKI :

Et si ça s'arrête ?

Réponse collective :

On fera autre chose.

Propos recueillis et présentés par Alice CHERKI.

*

**